

L'engagement poétique

Marcel Pomerlo

Number 112 (3), 2004

Poésie-spectacle

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25340ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pomerlo, M. (2004). L'engagement poétique. *Jeu*, (112), 104–113.

L'engagement poétique

« Je suis mémoire/Je suis avenir »

Il s'agit d'un vers extrait du poème-fleuve de Gatien Lapointe, *Ode au Saint-Laurent*¹. C'est aussi le titre d'un spectacle de poésie, *Je suis mémoire/Je suis avenir*. En 2001, à l'invitation d'Isabelle Courteau, directrice de la Maison de la Poésie de Montréal, j'acceptais de concevoir, de mettre en scène et de dire (en compagnie des comédiennes Markita Boies et Pascale Montpetit et du contrebassiste Jean-François Martel) des poèmes d'auteurs publiés aux Écrits des Forges ou aux Éditions du Noroît, maisons d'édition majeures qui célébraient cette année-là leur 30^e anniversaire. Toutes deux ayant principalement publié des œuvres poétiques, je me suis retrouvé en compagnie du conseiller littéraire, poète et musicien, Guy Marchamps, à concevoir une mosaïque composée d'extraits d'une quarantaine de poèmes. Exercice périlleux mais ô combien passionnant! Ce travail de recherche me permettait très librement de choisir et de faire entendre les voix puissantes et originales des auteurs marquants de notre poésie, trop souvent méconnus ou ignorés du monde. Ce fait me trouble quand je pense au talent immense des Claude Beausoleil, Rina Lasnier, Gatien Lapointe, Bernard Pozier, Jean-Paul Daoust, Marie Uguay (qui avant d'être le nom d'une maison de la culture fut une grande poète!), Gérald Godin, Denis Vanier, Louise Dupré, Louise Desjardins, Yves Boisvert, Denise Desautels, Geneviève Amyot, Hélène Monette, Hélène Dorion, Paul Bélanger, Michel Beaulieu, Jacques Brault, Yves Préfontaine, Pierre Nepveu, Martine Audet, Pierre Ouellet, Paul Chanel Malenfant, Nadine Ltaïf, Paul Chamberland...

Notre spectacle-lecture était très simple : des voix, des couleurs, de la musique et des mots. L'artiste-peintre d'origine mexicaine, Claudia Bernal, avait accepté d'accrocher dans l'espace ses immenses tableaux aux couleurs vives provenant de son exposition, *Femme cherche maison*, qui sont d'une très grande force dramatique et, pour moi, totalement en lien avec la puissance évocatrice des mots et des poèmes eux-mêmes. Des fleurs jetées au sol, des lumières, trois chaises de bois, une contrebasse, un acteur, deux actrices, un musicien et, sur bande, les voix de Monique Leyrac disant Nelligan, de Pauline Julien chantant Gilbert Langevin, de Geneviève Amyot lisant des passages de son bouleversant poème : *Je t'écrirai encore demain*² enregistré quelques années avant sa mort.

C'était un soir de mai.

C'était à l'occasion du Marché de la Poésie de Montréal.

C'était à la maison de la culture du Plateau-Mont-Royal et nous étions là, à la sortie du métro au cœur de la ville et en plein cœur des mots. Le public était là lui aussi et

1. Gatien Lapointe, *Ode au Saint-Laurent*, Trois-Rivières, les Écrits des Forges.

2. Geneviève Amyot, *Je t'écrirai encore demain*, Montréal, Éditions du Noroît, 1994.



Marcel Pomerlo dans *Je suis mémoire/Je suis avenir*, présenté en reprise au Studio-Littéraire de la Place des Arts en 2003. Également sur la photo : le contrebassiste Jean-François Martel. Photo : Sylvie Trépanier.

a grandement apprécié. Il y avait même quelques poètes venus entendre leur poème. Ça n'a pas fait l'événement. Le spectacle n'était pas « l'objet médiatique de la semaine : frais, drôle et décapant qu'il faut voir absolument ! » mais pour les cent personnes qui s'étaient déplacées ce soir-là, quelque chose s'est passé. La poésie était tout à coup une chose vivante, concrète et vibrante. Elle pouvait les rejoindre, leur parler. Par la voix des comédiens, elle existait en dehors du livre. Elle s'incarnait. Je crois personnellement qu'une partie de notre problème « d'ignorance » de notre poésie vient de là : les gens croient que la poésie ne leur est pas destinée. Que ce n'est pas pour eux. On lui fait mauvaise réputation : inaccessible, hermétique, compliquée, pointue... alors qu'en réalité, c'est tout le contraire. Rien n'est plus simple que d'ouvrir un recueil à n'importe quel moment, s'arrêter à n'importe quelle page, en retenir une phrase et la laisser faire son chemin.

Je me suis appuyée sur la beauté du monde
et j'ai tenu les saisons dans mes mains...³

Cette curiosité est très palpable et grandissante d'année en année. Place Gérard-Godin, sous le petit chapiteau ouvert à tous pendant le Marché de la Poésie, on retrouve éditeurs, auteurs, animateurs, livres, recueils, mini-présentation... Et je remarque que présentée ainsi, très directement, très simplement, « tout naturellement », oserais-je dire, nombreux sont les passants qui se laissent tenter, qui s'ouvrent à la découverte et aux surprises. Pour paraphraser Genet, « une fenêtre s'ouvre ».

3. Anna de Noailles, « L'offrande à la nature », *le Cœur innombrable*, 1901.

À cet égard, il y a une parenté évidente entre le Marché de la poésie de Montréal et le Marché de la poésie de Paris, qui depuis plus de vingt ans s'installe pendant plusieurs jours de juin sur la place Saint-Sulpice, en plein cœur de Saint-Germain-des-Prés, et voit défiler une foule curieuse et bigarrée à qui on propose (et souvent gratuitement) une série d'activités littéraires et poétiques des plus fascinantes. J'y étais invité à l'été 2001 et j'ai eu un choc en constatant l'envoûtement et la frénésie que suscitait l'événement. La place Saint-Sulpice est ensoleillée (35° à l'ombre) et très animée. Dans de petits kiosques devant lesquels on a installé des tables pleines de livres, de recueils et même parfois de photos ou de disques compacts, on retrouve presque toutes les maisons d'édition de langue française se consacrant principalement à la poésie. On découvre ainsi des maisons françaises, bien sûr: Le temps des cerises, le Cheyne Éditeur et Thélème, qui ont particulièrement attiré mon attention, ainsi que des maisons comme la Dragonne, l'Estocade et AENCRRAGES et CO. (poésie et art contemporain), toutes ayant une démarche très singulière. Je remarque également des maisons de Belgique, de Suisse et du Québec. Le Sabord, les Écrits des Forges, Triptyque (Mœbius), l'Hexagone, les Éditions du Noroît et le Loup de Gouttière sont les maisons d'édition québécoises qui jugent pertinent d'être là et qui ont leurs kiosques bien en vue. C'est réjouissant.

J'expose ici (très brièvement) le tableau de ces deux événements importants (tout comme le Festival de la poésie à Trois-Rivières, qui a acquis au fil des ans une réputation internationale), car ils témoignent d'une volonté d'instaurer une tradition qui s'inscrira dans le temps et d'un véritable esprit d'engagement culturel et social. C'est ce qui manque, je crois, à nos ministères et à plusieurs de nos dirigeants: **UNE VISION, UN ENGAGEMENT, UNE OUVERTURE, UNE CULTURE.**

Pour l'écrivain-poète, l'acte d'écrire est à lui seul un engagement total qui implique toute sa personne. Tout son être. C'est pourquoi, et pour le bien de toute une société, je souhaiterais plus de rigueur et de passion et un engagement plus affirmé (qui ne serait pas uniquement dicté par l'esprit de rentabilité) de la part des décideurs publics, des institutions, des médias, pour mieux faire connaître nos poètes et pour faire vivre notre poésie. Ces poètes sont porteurs d'une réflexion, d'un regard sur nous-mêmes



et sur le monde, d'une vision qu'il est selon moi essentiel de considérer. Pour nous et pour ceux qui viendront. Que connaît-on de notre passé? L'Histoire n'est-elle pas marquée par les œuvres des grands artistes qui en ont témoigné? Les mots sont aussi là pour inscrire nos réalités et nos révolutions. Je vois les auteurs comme des témoins privilégiés; la poésie comme un « stimuli » culturel, social et intellectuel nous permettant de nous arrêter, nous questionner, nous voir, nous interroger, nous situer par rapport au monde en nous offrant la possibilité de voyager au cœur de notre société, de notre civilisation, de notre âme intime et collective.

Mon pays chante dans toutes les langues
Je vois le monde entier dans un visage
Je pèse dans un mot le poids du monde
Nommerai-je chaque visage
Trouverai-je une seule parole⁴...

Le poétiquement correct

Donc, puisqu'il est question de faire vivre la poésie, comment fait-on pour la mettre en scène? Comment habiter l'espace? Comment dire les mots? Comment faire entendre les voix? Je me suis souvent posé ces questions. En tant que comédien (pour la scène ou à la radio), il m'a souvent été demandé de lire des textes « non théâtraux ». L'exercice est pour moi toujours très stimulant, et chaque fois je me suis senti enrichi au contact de l'univers d'un auteur. Le passage de la voix écrite à la voix parlée est une chose qui exige beaucoup de rigueur et d'attention. Avant de prendre la parole, il faut savoir chercher et il faut savoir entendre. La voix, le ton, le souffle de l'auteur sont là, contenus dans le texte. Chaque fois, c'est une découverte ou la redécouverte d'un univers. Celui de l'auteur. C'est également une rencontre avec sa pensée. C'est parfois confrontant mais toujours édifiant.

Depuis quelques années, on m'a proposé de mettre en scène, en espace ou en lecture (le terme exact est encore à trouver) des spectacles de poésie. Par exemple, *Je suis mémoire/Je suis avenir* pour la Maison de la Poésie (spectacle repris lors de la réouverture du Café de la Place devenu le Studio-Littéraire de la PDA, ainsi qu'à la maison de la culture Marie-Uguay). Cette soirée a été captée par la radio de Radio-Canada et diffusée à la défunte émission *Les décrocheurs... d'étoiles* animée pendant plusieurs saisons par le poète Michel Garneau. (Je me permets d'ajouter qu'il est extrêmement désolant de voir disparaître des ondes de Radio-Canada une émission qui a permis à Michel Garneau de faire entendre et découvrir des voix singulières et puissantes de la poésie contemporaine et classique, et ce, à un très large public!)

Aussi, *Saint-Denys Garneau, poète* est un spectacle-lecture que j'ai créé en mai 2004 dans la série des Midis littéraires de la PDA à l'invitation de Michelle Corbeil et de Stéphane Lépine, qui l'avaient inscrit dans la programmation de la 10^e édition du Festival international de la littérature de Montréal. (On avait demandé à dix comédiens de choisir et de lire les textes d'un auteur québécois, avec une totale liberté. Seule la durée du spectacle était imposée.)

4. Gatién Lapointe, *Ode au Saint-Laurent*, op. cit.

En ce moment même, je prépare avec le poète, essayiste et traducteur Michel van Schendel (Prix Athanase-David 2003) une soirée qui fera entendre son récit poétique *choses nues passage*⁵ et qui sera présentée à l'automne en collaboration avec l'UQÀM (dont M. van Schendel est un des fondateurs), l'Union des écrivaines et des écrivains québécois et la Maison de la Poésie de Montréal. Le spectacle réunira sur scène les poètes Madeleine Gagnon, Marc Vaillancourt et Michel van Schendel lui-même, ainsi que la musicienne et compositrice Maryse Poulin. Je travaillerai également avec l'artiste-peintre et vidéaste Christine Palmiéri et le concepteur de lumières David Perreault Ninacs.

Tous ces projets m'ont donc amené à réfléchir sur la « théâtralisation » de l'œuvre poétique. Encore que je sois assez hésitant à employer ce terme et préfère parler d'une réflexion sur la poésie. J'en suis arrivé (et la réflexion se poursuit) à l'observation suivante : il ne s'agit pas de théâtraliser outre mesure, ni dans le jeu ni dans l'espace, mais il convient plutôt, il me semble, d'assumer le texte poétique, de le porter, de l'habiter (une trop grande et volontaire distance peut facilement donner l'impression qu'on le commente), de l'analyser, de le comprendre (bien sûr), de s'y plonger pour le faire entendre et le livrer, de l'offrir comme le fait le musicien avec sa musique lorsqu'il se retrouve sur scène. Le poète est ici le compositeur et le comédien-diseur, l'instrumentiste. À cet égard, lorsque vient le temps d'approcher des comédiens ou des comédiennes pour m'accompagner dans ce travail, je pense d'abord aux voix. À la voix bien spécifique de chacun des interprètes, au timbre, à la couleur, à la tessiture ; et je m'assure que les voix s'harmoniseront entre elles, se compléteront et viendront rejoindre celle des instruments choisis. Ici, chaque interprète devient donc à sa façon « instrumentiste ». Nous nous tenons très loin de la psychologie du personnage ! Il nous faut plutôt bien étudier la partition et en faire ressortir la vraie et authentique musique. Le ton, le rythme, les nuances, l'émotion apparaissent ainsi grâce à la musicalité imposée par le poème. Je crois que les poètes sont aussi musiciens. Certains aiment les grands orchestres avec des arrangements sophistiqués et complexes, alors que d'autres préfèrent les petites pièces de chambre avec quelques instruments, travaillant ainsi dans la précision et l'épure. Certains vont même jusqu'à proposer une partition qu'ils souhaiteraient voir interpréter *a cappella* par un acteur-récitant capable d'une totale nudité. Les défis ne manquent pas.

Sur le plan de la mise en espace, je privilégie souvent une grande précision et une grande simplicité. Les corps, tout comme les voix, habitent l'espace et, après avoir bien étudié le texte, je m'inspire des « présences » naturelles des interprètes comédiens



5. Michel van Schendel, *choses nues passage*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 2004.



Saint-Denys Garneau, poète,
spectacle-lecture de Marcel
Pomerlo présenté dans la
série des Midis littéraires
de la Place des Arts en 2004.
Photo : Pierre Crépo.

et musiciens. Cela contribue, je crois, à une réelle et physique incarnation du verbe. Il en va ainsi de la théâtralité d'un texte (qui s'apparente beaucoup à sa propre oralité). Elle est contenue dans son écriture même, elle est partie intégrante de la musique du poète. À ce chapitre, tous les poèmes ne gagnent pas à être dits sur scène. Certains exigent une exclusive intimité avec le lecteur et se refusent à la représentation théâtrale. Vaut mieux respecter ça !

Par contre, d'autres poèmes, tout comme leurs auteurs, débordent d'une théâtralité et d'une présence forte, originale et tout à fait singulière. À cet effet, j'aimerais parler ici du merveilleux (et unique, il faut bien le dire) Jean-Paul Daoust, qui est pour moi un immense poète mais également un « performer » inimitable. Ses textes pleins d'humour et de symboles sublimes ou purement *kitsch* de notre américanité (et de ses désarrois) nous font voir avec lyrisme, violence, folie et lucidité des personnages, des situations, des lieux, comme le théâtre ou le cinéma nous en offrent. En disant les poèmes de Jean-Paul Daoust, il faut accepter de se laisser porter par une parole où se côtoient le cruel, le comique, l'acide et le tragique. Lui-même interprète exceptionnel de ses textes, il est une source d'inspiration pour le comédien s'approchant de son univers plein de sensualité, de ferveur, d'intelligence et empreint d'une dérangeante modernité. Son personnage sur scène (qui est composition) a la

même puissance que les mots qu'il lance avec fureur, ludisme et passion. C'est remarquable et, pour quiconque a le bonheur d'assister à l'une de ses prestations, c'est une expérience inoubliable : le poète poursuivant sur scène la construction de son regard « poétique » du monde, de l'univers duquel il est issu et auquel il appartient.

Un dernier vers

J'ai entendu un jour un homme confiant à un autre homme sur un ton admiratif, amoureux et totalement lyrique : « Cette femme... est un poème ! » Nous n'étions pas au théâtre.

Ces deux hommes n'étaient pas des acteurs et le sujet de leur admiration n'était pas une actrice (quoique la chose aurait pu être tout à fait possible), mais j'ai trouvé merveilleux que le qualificatif « suprême » soit le mot « poème ». Ce mot contenant soudain toutes les qualités, toutes les vertus, tous les espoirs, toutes les promesses. Ce petit moment de grande poésie m'a charmé et je ne l'ai jamais oublié. Peut-être est-ce ce qu'on appelle la poésie dans la rue ?



Peut-être avons-nous raison de continuer à espérer ? Faut-il se rappeler sans cesse cette phrase de l'amoureux inconnu : « Cette femme... est un poème ! » De même que celle du grand poète-écrivain à jamais retiré dans la solitude de son palais, Réjean Ducharme :

On est des désespérés
Mais on ne se découragera jamais⁶.

Je crois aux mots. Je le répète.
Je crois qu'ils font malgré tout leur chemin.
Je crois à l'ESPOIR d'où qu'il surgisse.
Je crois à la poésie puisque je crois malgré tout à la VIE.

Je crois qu'il faut croire
Sinon nous sommes morts.
Et,
Je crois que ce n'est pas le temps de mourir.
L'Homme a trop « d'ouvrage ». ■

Je suis mémoire/Je suis avenir, présenté en reprise au Studio-Littéraire de la Place des Arts en 2003. Sur la photo : Marcel Pomerlo, Céline Bonnier et, à l'arrière-plan, Marie-France Marcotte. Photo : Sylvie Trépanier.

6. Réjean Ducharme, *l'Hiver de force*, Paris, Éditions Gallimard, 1973.

Ce que je crois

Je crois

à ce vers de Saint-Denys Garneau :

Mais qui me parlera de Dieu comme la mer¹ ?

Je crois aux mots.

Je crois que les mots sont des petits dieux.

Je crois que les livres sont des bibles.

Je crois qu'il nous faudrait réapprendre à lire au plus christ !

Je crois qu'il y a urgence. Je crois que si nous ne nous extirpons pas de ce tourbillon d'insignifiance nous sommes perdus. Je crois qu'on ne sait plus penser. Je crois que c'est grave.

Je crois que nous cultivons avidement l'art du vide et je crois que nous courons ainsi à notre perte. Je crois que l'homme marche en aveugle guidé par la médiocrité et l'ignorance. Je crois que le poète possède quelque chose qui nous échappe. Je crois qu'il marche sur un autre chemin. Je crois que nous devons nous arrêter. Cesser de l'ignorer.

JE CROIS AUX MOTS ET AUX SILENCES.

Je crois que l'œuvre d'art qui parle de la mort, c'est de L'ART VIVANT.

Je crois que nous sommes seuls.

Je crois que les mots nous permettent de l'être moins.

Je crois que la mort est à l'intérieur de nous.

Je crois que la fuite ne peut rien à l'affaire.

Je crois que l'angoisse est une chose tout à fait normale.

Je crois qu'il faut faire quelque chose.

Je crois que LA CRÉATION

L'IMAGINATION

LA POÉSIE

peuvent faire une différence.

Je crois que les poètes sauvent des vies. Je le crois vraiment.

Je crois qu'ils sont seuls. Eux aussi.

Je crois que notre ignorance les tue.

Je crois que, depuis des siècles, chaque jour on ASSASSINE.

Je crois que celui qui écrit des poèmes est un être courageux. Je crois que ça prend beaucoup de foi et de dignité pour dire : JE SUIS POÈTE.

Je crois à cette phrase de G. Boyer inscrite sur le mur à l'entrée d'un immeuble à quelques pas de chez moi :

Il ne s'est rien passé.

Ils marchent ensemble

De l'autre côté de la rue.

Je crois que de découvrir ça en allant faire son jogging, un matin de mai, est une chose merveilleuse. Une chance.

Je crois qu'il y a de l'espoir. Malgré tout.

Je crois à la lumière. Je crois à la beauté.

Je crois à la violence des saisons. Je crois à la LIBERTÉ.

1. Saint-Denys Garneau, « Dimanche », *Lettres à ses amis*, Montréal, H.M.H., 1970.

Je crois au vent comme je crois à la mer.

Je crois aux vertiges. Je crois aux secrets. Je crois au sacré.

Je crois qu'il nous faudrait des agressions poétiques pour nous réveiller, nous sortir de notre léthargie.

Je crois que nous en sommes là.

Je crois à ces phrases de Jean Genet :

LE VENT qui roule un cœur sur le pavé des cours,
Un ange qui sanglote accroché dans un arbre,
La colonne d'azur qu'entortille le marbre
Font ouvrir dans ma nuit des portes de secours².

Je crois que nous avançons dans le noir en chantant gaiement : Soleil ! Soleil !

Je crois que nous marchons au bord de l'abîme.

Je crois que les « poètes maudits » le sont depuis toujours.

Je crois que nous sommes la cause de nombreux suicides.

Je crois que nous ignorons tout. Je crois que nous ignorons.

Je crois que je n'ai jamais vu un poète interviewé à la télévision. Je crois que ça manque.

Je connais un chanteur qui est aussi poète et qui a accepté des invitations à la télé et qui a écrit des lettres aux journaux pour nous annoncer qu'il se retirait. Qu'il quittait. Qu'il s'enterrait définitivement, pour tenter de survivre. Pour continuer. Je crois que c'est la dernière fois qu'on a invité une « sorte » de poète au petit écran. Je crois qu'il a ajouté qu'il souhaitait passer au grand écran. Je crois que les animateurs-vedettes n'en revenaient pas. Je crois qu'ils n'ont rien trouvé d'autre à dire que : « C'est une grosse perte pour le show-bizz québécois ! »

Je crois que pendant ce temps le poète-chanteur était mort de rire. Je crois qu'il avait raison. Mais je crois aussi qu'il y a là de quoi pleurer.

Je crois aux mots de Monique Juteau, poète :

Fatiguée, j'ai rangé dans une boîte en forme d'oubli
canaux et glandes lacrymales qui font tant pleurer³.

Je crois que le chanteur-poète souhaiterait vivre sur une autre planète.

Je crois que souvent les larmes sont pleines de rage. Et je crois qu'il ne s'agit pas là de sensibilité mais plutôt de lucidité.

Je crois qu'il faut se lever et crier.

Je crois qu'il faut dire. Qu'il faut parler.

Je crois qu'il faut choisir les bons mots, les lancer et s'en aller en silence pour les laisser raisonner. Je crois à la puissante musique des mots. Je crois (comme l'a dit l'actrice Isabelle Huppert) qu'une vie sans musique ne serait pas une vie.

Je crois, comme l'ont écrit Elie Wiesel et Jorge Semprun, que « se taire est impossible⁴ ».

Je crois que lorsqu'on a survécu à la mort, qu'on revient de si loin et qu'on a écrit ces mots-là, c'est qu'on est capable de tout. Je crois que devant pareil courage et humilité il faut ÉCOUTER. Je crois que ça prend du génie pour survivre à la plus cruelle bêtise humaine. Je crois que ça ne s'explique pas. Je crois aux miracles. Je crois que le massacre

2. Jean Genet, *le Condamné à mort*, dans *Œuvres complètes, tome 2*, Paris, Éditions Gallimard, 1986.

3. Monique Juteau, *Des jours de chemins perdus et retrouvés*, Trois-Rivières, les Écrits des Forges, 1997.

4. Elie Wiesel et Jorge Semprun, *Se taire est impossible*, Paris, Éditions Mille Et Une Nuits, 1995.

continue. Je crois que la création artistique est un acte de résistance. Je crois qu'il y a un manque de vrais résistants. Je crois qu'il faut s'engager et sortir de son confort. Je crois que ça n'a pas de sens tout ce qui se passe. Je crois que nous sommes tous concernés. Je crois aux poèmes de Michel Garneau :

...entre le destin et la liberté
je cherche seulement
une sorte une manière de pureté
celle du courage de l'humour
et celle de la compassion

je bois les saisons
et je mange l'existence
et je suis une caresse

comme une liberté
je suis seulement fragile⁵

Je crois que de se savoir fragile est une force. Que la vulnérabilité propulse. Je crois que L'HOMME ne peut pas mourir comme ça. Je crois qu'il est en train de se tuer. Je crois que si ça continue il va mourir de rire en regardant les informations qui seront bientôt commanditées par une multinationale américaine.

Je crois à l'intelligence. À la PENSÉE. À la réflexion.

Je crois que le cœur est un muscle pensant. Je crois encore à la BEAUTÉ.

À L'ART dans la cité. Je crois à la révolte.

Je crois qu'on ne sait plus regarder.

Je crois que le POÈME est là pour nous faire voir.

Je crois que le POÈTE est là pour nous faire entendre.

Je crois que la poésie existe pour contrer notre cécité et notre surdité collective.

Je crois, comme le dit la chanson : « Qu'on est bien mal partis. »

Je crois que nous avons le devoir de ne pas abandonner.

NE PAS OUBLIER.

Je crois aux mots comme je crois à la mémoire.

Je crois à la parole vivante.

Je crois que ceux qui ont quelque chose à dire ne parlent pas assez fort. Je crois aussi que trop souvent on refuse de les entendre. Je crois que cette réalité est désolante. Qu'il y a danger.

JE CROIS QU'IL FAUT HURLER.

Je crois que la poésie est un cri.

Je crois qu'elle est le contraire du vide.

Je crois qu'elle réunit l'HOMME et LE MONDE.

Je crois qu'il faut espérer un plus grand dialogue.

MARCEL POMERLO

5. Michel Garneau, « Dans la jubilation du respir le cadeau », *Sonate de la fleur de l'âge, Poésies complètes 1955-1987*, Montréal, Éditions Guérin en collaboration avec L'Âge d'Homme, 1988.